



LES FÉMINITUDOMANES ANONYMES

Amandine BRÛLÉE

Écrivaine

«Et si l'apprentissage de ce qui ressort des normes sociale de féminité constituait, dans la vie des femmes, une quasi-addiction, une aliénation qui nous détourne d'objectifs beaucoup plus intéressants pour nous-mêmes ? Amandine Brûlée en livre une réflexion crue, sans fards, inscrite tant dans sa vie personnelle que « nos » vies de femmes. Sortir de cette féminité comme prescription, n'est-ce pas aussi pouvoir s'évader de ce qui enferme les femmes socialement, comme on s'affranchirait d'une drogue ? »

Ma féminité est sortie des champs d'un département triste et venteux, elle s'est étalée entre les murs humides d'une épicerie de village, au rythme de la moisissure. Petite paysannerie, petit commerce, c'est de là que je viens. Ma féminité n'est pas une féminité luxueuse, une féminité de gynécée aux multiples parures. C'est une féminité laborieuse, nettoyeuse et honteuse. Ma féminité n'a pas de breloques qui tintent aux poignets, de Chanel n°5 au creux du cou. C'est une féminité qui sent la javel, une féminité qui remue l'éponge et le balai, qui porte des seaux d'eau grise. C'est une féminité qui se la ferme et qui encaisse, qui pleure en cachette, qui trouve des bonnes excuses aux hommes, quoi qu'ils battent, quoi qu'ils violent. Si je n'avais pas pris goût au féminisme, si je n'avais pas trouvé dans cette rumination austère un plaisir supérieur à la rumination triste, sans doute aurais-je rêvé de devenir une cocotte de luxe, un trophée clinquant, bariolé et parfumé. Je n'y serais jamais vraiment arrivé, bien sûr. La rugosité de la ménagère aurait percé les soies de la courtisane.

Ça aurait été mon drame.

On ne m'a pas légué des terres ou des investissements dans la pierre. On ne m'a pas transmis une maison dans laquelle des mères avaient, l'une après l'autre, accouché ma lignée. Je n'ai même pas eu,

par les privilèges du sang, une superbe armoire normande ou une robe de brocart cousue de fil d'or. Mon héritage est une solitude grande comme un château. C'est ma seule richesse et ce sont les femmes qui me l'ont léguée. Chacune, patiemment, y a apporté la contribution d'une vie triste et monotone pour qu'elle traverse les siècles et me parvienne, écrasante, serties de honte et de désespoir.

La solitude dont j'ai hérité a probablement été fabriquée dans une pièce qui s'apparente à une cuisine. J'imagine des femmes, de toutes les époques, préparant ce ragoût, l'une après l'autre. Leurs vêtements changent mais leurs gestes sont les mêmes. D'abord, c'est une petite-fille qui jette les ingrédients dans la marmite en se mettant sur la pointe des pieds ; ensuite, c'est une femme qui ajoute des poignées d'herbe et vérifie l'assaisonnement ; une vieille voûtée, enfin, remue le ragoût du bout de sa cuillère en bois. Le feu d'une vie l'a rendu épais, collant et odorant. Le feu s'éteint, la cuisinière quitte la cuisine. Une autre petite-fille prend sa place, et le cycle recommence.

Le paradoxe de cette solitude, c'est qu'elle est collective. Son drame, qu'elle se vit comme une expérience unique, toujours faite et refaite pour la première fois, de telle sorte que chaque femme se croit responsable, voire même coupable, de sa solitude.

La féminité que j'incorpore n'est pas une féminité glamour, organisée autour du désir masculin.

C'est une féminité domestique, solitaire et honteuse, une féminité d'entre les murs, cultivée obsessionnellement, en dépit du bon sens, par habitude, par incapacité à imaginer mieux, à le vouloir avec détermination, à le rechercher avec énergie. Elle est constituée d'un ensemble de tâches infimes et répétitives, dont l'un des volets a trait à l'achat, la préparation, l'ingestion, la digestion et l'évacuation de matériaux comestibles qu'on regroupera sous le terme trompeusement inoffensif de « cuisine ». Par une bizarrerie existentielle dont je ne saisis pas très bien les circonstances d'avènement, ce volet a pris, au cours des dernières années, une place prédominante dans la composition de ma féminité domestique. Peut-être, tout simplement, parce que c'est celui qui me procure le plus de plaisir immédiat, concret, sensuel, les autres ne me procurant rien de plus qu'une forme de soulagement et de satisfaction du devoir accompli. Mais, tout comme la gestion inquiète de ma laideur, ou l'attention irrépressible portée à la progression de la crasse dans mon appartement, le temps et l'énergie consacrés à l'alimentation prend, à travers mon programme culturel féminin, une dimension toxique. À bien y regarder, c'est peut-être même ce volet de ma féminité poubelle qui ressemble le

plus à ce que le DSM et l'OMS décrivent comme une addiction. Je bouffe comme un toxico se drogue.

J'ai refusé l'addiction à l'alcool, au tabac, aux drogues légales ou illégales. Je suis sans défense contre la drogue alimentaire. Ma vie s'organise autour de l'achat et de la préparation de mes prises.

Il faut les renouveler souvent. Leur ingestion est rapide. Le réconfort procuré, fugace. La digestion exige, tout autant que la préparation, beaucoup de temps et d'énergie. Ce qui me rassure, ce qui m'autorise à me livrer à cette addiction, c'est le caractère sain, routinier, normal, que je lui prête.

Pourtant, je me rends bien compte que c'est une façon comme une autre de me bousiller. Certes, moins radicale et définitive qu'avec une prise d'héroïne, par exemple. Cependant, la dépendance existe, ainsi que les effets secondaires néfastes : inconfort, douleurs, perte d'énergie, baisse de la volonté, sensation de nullité accrue, obsession pour la substance, perte de contrôle vis-à-vis du temps et des moyens destinés à me la procurer et à me l'administrer. De tous les junkies, je suis la moins sexy, la moins rock n' roll, la moins cinématographique. Je suis la Uma Thurman de la ratatouille. *Trainspotting version dahl* de lentilles corail bio, c'est ma vie. Je suis la plus grotesque des héroïnes dépravées, une putain de *food addict* dont le drame n'inspirera jamais un bon film ou un bon roman.

Si c'est mon rapport à la nourriture qui me semble, aujourd'hui, présenter le plus de points communs avec l'addiction, je crois en réalité que c'est ma féminité dans son ensemble, telle que décrite plus haut, qui est la véritable addiction. Les substances ingérées, en particulier le sucre et le gras, quintessence de la consolation comestible, ne sont qu'une partie du problème relevant de l'addiction comportementale. Tout comme les accros au jeu, je continue, jour après jour, à faire les mêmes gestes, à prononcer les mêmes paroles, à dépenser mon temps et mon énergie d'une manière qui mène, lentement mais sûrement, à la ruine. Savoir que c'est une forme d'auto-destruction ne change rien au problème. Jour après jour, année après année, je rejoue une féminité haïe, aliénante, qui me voue à la médiocrité, sans pouvoir m'en empêcher. Je n'arrive pas à m'arrêter. Je rends grâce au DSM d'avoir explicité, en onze critères, la relation qu'entretient

une femme cisgenre avec sa propre féminité. Le célèbre « manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux, et des troubles psychiatriques » nous renseigne sur l'ampleur de la catastrophe ordinaire de notre condition féminine.

Tout comme les toxicos avec leur drogue ou les joueurs avec leur console favorite, nous ressentons un « besoin impérieux » de nous livrer à notre addiction, en l'occurrence performer notre genre (premier critère). Tout comme eux, nous n'avons aucun contrôle sur le temps et l'énergie que nous y consacrons, et nous y consacrons beaucoup de temps et d'énergie (critère numéro deux et trois).

Tout comme les toxicos ou les joueurs, nous expérimentons l'« augmentation de la tolérance » à notre addiction (critère numéro quatre). Et certes, au plus les années passent, au plus il devient difficile de se rendre compte qu'on fait la femme, à moins d'en amplifier la performance (en ce qui me concerne, cela voudrait dire par exemple utiliser du maquillage). L'addiction à notre féminité nous empêche, c'est incontestable, « de remplir des obligations importantes » (critère numéro six).

Car il y a urgence à ôter le pouvoir politique aux mains des hommes, à créer des chef-d'œuvres artistiques ou à ériger le lesbianisme en nouvelle norme sexuelle. Mais, en misérables tox du deuxième sexe, nous continuons à préparer de bons petits plats et à nous raser le fion pour faire bander untel (ou ne pas le faire débander). De ce critère numéro six découle logiquement le critère numéro huit. La féminité est, bien entendu, un « problème personnel et social ». C'est tellement évident que tout développement paraît superflu. La féminité nous met physiquement et psychologiquement en danger, que ce soit dans la sphère publique ou domestique (« usage même lorsqu'il y a risque », critère numéro sept). Et, malgré tout, nous continuons à la performer, et à préférer des activités qui y sont liées (dans mon cas essentiellement ménage, cuisine et entretien de l'apparence, mais cela peut prendre d'autres formes) plutôt que des activités intéressantes, exaltantes, véritablement utiles à notre bien-être et à celui de l'humanité (« activités réduites au profit de la consommation ou du jeu », critère numéro dix). Nos « désir ou efforts persistants pour diminuer les doses ou l'activité » (critère numéro neuf) sont en général couronnés d'insuccès

car, on a beau avoir lu suffisamment de livres féministes pour savoir que la féminité c'est de la merde, son éradication en nous soulève les plus grandes résistances. Enfin, se pose la question du « sevrage », et de ses effets sur notre organisme psychique et sensoriel. Cinquième critère de la précieuse liste fournit par le manuel psychiatrique, c'est de loin celui qui mérite à mes yeux qu'on s'y attarde le plus. Une fois qu'on a reconnu la féminité pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une addiction aussi dangereuse pour soi-même que pour le reste de la moitié de l'humanité, comment s'en sevrer ?

Ce qui nous empêche de passer à l'action, ce qui nous maintient dans la conscience horrifiée et extra-lucide de la nullité de notre féminité, sans nous procurer l'impulsion décisive pour la quitter, c'est de n'avoir pas encore trouvé des addictions plus fortes, et aussi bien tolérées par la société. Il est urgent de créer des centres de désintoxication à la féminité ou, à défaut, des groupes de soutien pour les femmes ayant pris conscience de la gravité de leur problème. Une organisation comme celle des Alcooliques Anonymes pourrait nous inspirer. Tout comme les alcooliques luttant chaque jour pour ne pas recommencer à boire, nous devons, chaque jour, lutter contre une tendance protéiforme à performer la féminité, à l'offrir, à s'en repaître, à la produire et à la consommer.

Certaines d'entre nous parviendront peut-être à se sevrer toute seule, dents serrées et nerfs tendus, dans un exercice permanent et épuisant d'auto-contrôle, suffisamment longtemps pour acquérir une nouvelle hygiène de vie, plus saine. Mais je crois, hélas, que ce n'est pas à la portée de tout le monde. En tout cas, ça ne me semble pas à ma portée. Si nous parvenions à nous réunir chaque semaine pour nous féliciter des progrès accomplis dans notre parcours de désintoxication, nul doute que celui-ci irait plus vite, serait plus durable, et profiterait à bon nombre de personnes moins avancées.

Je discute avec A* tout en faisant notre promenade favorite. A*, me raconte une situation désespérante où son addiction à la féminité a triomphé malgré ses efforts de sevrage. Mère et épouse, elle assure seule la préparation de tous les repas de la famille depuis toujours. Son conjoint, qui ne fournit pas la moindre contribution

à ce travail, ne se gêne pas pour critiquer sévèrement le résultat de ses efforts, soit qu'il ne trouve pas ses préparations à son goût, soit qu'il en regrette le caractère onéreux. Elle a une conscience aiguë de l'injustice de la situation. Cependant, aucun des moyens qui lui permettraient de la changer ne lui semblent à sa portée, qu'il s'agisse d'une rupture conjugale ou d'un abandon partiel de ses responsabilités alimentaires. Pire pour elle : non seulement elle ne parvient pas à rétablir une forme de justice au sein de son foyer, mais elle ne peut s'empêcher de légitimer les critiques faites par son conjoint. Alors que tout son sens de l'équité lui pousse à dire à son mari de s'extraire les doigts du cul s'il n'est pas content, les paroles qui sortent de sa bouche lorsqu'il regrette que la viande – qu'elle a achetée à bas prix pour satisfaire ses exigences d'économie – a un goût trop fort, les paroles qui sortent de sa bouche à ce moment-là ne sont pas « Va te pendre avec ta cravate enfoiré », ou « Mâche bien ton steak car c'est la dernière fois que quelque chose par moi préparé glisse dans ton tube digestif » mais « Je suis désolée ». Les minutes d'*auto-coaching* durant lesquelles elle s'est répétée « Je ne dirai pas que je suis désolée » n'ont servi à rien. Elle est niquée par son programme culturel, absolument contrôlée par son addiction à la féminité qui ne lui laisse même pas la possibilité d'une modeste revanche verbale.

Je rêve qu'A* raconte son histoire dans un groupe de Féminitudomanes Anonymes. Toutes les femmes présentes hocheraient

la tête en pensant : « Moi aussi, je suis passée par là. Moi aussi, je voulais m'en sortir de toutes mes forces, et j'ai rechuté connement. » Puis, chacune, à tour de rôle, lui donnerait une astuce tirée de sa propre expérience pour ne pas rechuter la prochaine fois. Peut-être y aurait-il ensuite un jeu de rôles, dans lequel l'une des membres jouerait le mari profiteur et critiqueur, suffisamment longtemps pour qu'A* trouve la réplique qui tue à opposer à sa tranquille domination. De fil en aiguille, le groupe aiderait A* à trouver des astuces pour partager la préparation des repas avec tous les membres de la famille, puis pour leur abandonner cette corvée, remplie solitairement des années durant, enfin, pourquoi pas, pour abandonner sa famille et devenir lesbienne, comme le clamait un slogan célèbre des années 1970. Je rêve d'A* revenant chaque semaine à ces réunions pour affirmer fièrement « Ça fait trois jours que je ne me suis pas comportée comme une femme avec mon mari. » ; « Ça fait trois mois » ; « Ça fait trois ans » ; la voix unie et rassurante du groupe lui répondant à chaque fois « Félicitations, bravo pour ton courage, tiens bon ». Je rêve d'A* rencontrant dans ce groupe une marraine, plus avancée qu'elle, qui l'accompagnerait au fil du temps sur le rude chemin de la sobriété, je rêve qu'A* devienne marraine à son tour et qu'elle trouve mieux que n'importe qui les mots justes pour soutenir l'épouse qui vient juste de débarquer dans une réunion de F. A. et qui pourrait bien renoncer à détester sa cage si personne ne lui montre où est cachée la scie à métaux. ■